

Imagine ce que ça te ferait... - 1/1

Dans la lignée de "un temps de chien", une petite nouvelle à lire et à critiquer (autant positivement que négativement, j'entends bien !)

Le soleil, brûlant, éclatant. Ce soleil que je n'avais encore jamais autant senti taper. Il y a quelque temps, si je n'avais pas quitté le cocon familial, j'aurais pu m'en protéger, mais voilà, je suis partie à l'aventure.

Il fait vraiment chaud, je dois penser à autre chose...

Ah oui ! Ma maison ! Cette douce demeure où les premiers temps furent agréables, où je suis née, où j'ai appris à me déplacer, à parler, à jouer avec les autres, à manger équilibré. Cette douce demeure où, petit à petit, la nourriture s'est raréfiée, où j'ai fini par être assez grande pour apprendre à me battre pour bouffer, à me battre pour survivre dans ce monde fou. J'ai toujours gagné, grâce à mon endurance, ces combats qui se déroulaient souvent sous un soleil de plomb. J'ai grandi sous ce soleil, j'ai fini par m'y habituer, mais là, quelque chose ne va pas. Il tape trop fort. Il fait étouffant. Voilà le mot que je cherchais : j'étouffe.

Ne pas y penser, faire comme dans les combats, abstraction de la douleur .

Il y a quelque temps, les assauts se sont calmés. Pourquoi ? C'est simple, la nourriture était revenue, il y en avait partout. Alors, pour un moment, on a oublié les guerres, on ne faisait plus que quelques raids pour chiper des terrains intéressants aux autres clans.

Je sens l'eau de mon corps perler à tous les pores de ma peau. J'ai soif, terriblement soif. Une petite voix me dit "N'y pense pas ". J'essaie de l'écouter, de continuer à me souvenir.

Cette abondance soudaine de nourriture m'avait surprise autant qu'elle m'avait ravie. Comme tous ceux qui s'interrogent, je suis partie trouver une réponse à mes questions, une explication à cette opulence. Et j'ai été enlevée.

Je ne me souviens pas comment, c'est arrivé quand, exténuée, je me suis endormie au sommet d'un immense végétal. Je voulais me reposer avant d'attaquer la grimpe de la formidable montagne grise qui se dressait face à moi.

Lorsque je me suis réveillée, j'étais toujours seule, mais abandonnée au beau milieu d'une étendue déserte, blanche, où la chaleur et la lumière du soleil avaient graduellement augmentées. Maintenant, c'est devenu une véritable fournaise... je ne peux plus ignorer cette sueur qui quitte mon corps. Mon cerveau commence à bouillonner, et j'ai l'impression de voler. Ma peau et mes poils grésillent déjà... je me tords de douleur... c'est atroce... la chaleur force mon corps à se recroqueviller... je... n'arrive... plus... à... penser... je...

" Jean ! Arrête un peu de martyriser cette pauvre chenille !

_ Mais maman ! Elle essayait de s'en aller, faut la punir ! Regarde, elle supporte pas la chaleur !

_ Arrête ça, tu vas me bousiller ma lampe à bronzer et, oh, je ne te comprendrais jamais. Tu les fais naître, tu les élèves, et quand je crois que tu vas enfin t'occuper convenablement de bestioles, tu les laisses crever de faim.

_ Mais je leur ai donné à manger hier !

_ Trois tonnes de feuilles ! La moitié de tes chenilles sont mortes d'indigestion sans compter celles qui ont pas supporté quand tu les laissais en plein soleil. Et voilà que tu te mets à les torturer. Non vraiment, je ne te comprendrais jamais. Imagine ce que ça te ferait si tu étais à la place de cette pauvre bête...

_ Eh bé d'abord, elle, elle sait pas parler donc elle peut pas avoir mal, en plus, j'suis pas une chenille !

Le 26 mars 2004.